

accents inédits, chaleureux et incompétents à sa louange. Récemment encore, je pris contre des attaques sans esprit, parues je ne sais plus où, la défense littéraire de l'auteur de «Dantes Kaiser».

Je n'entends pas qu'on en déduise des preuves de grandeur d'âme. Ni, grands dieux! le regret ou le désir de sené ou de casse. . . . Je suis d'ailleurs persuadé que l'interprète de «Franz Bergg» est aux antipodes de mes sentiments et de mes expériences. Je n'en veux, pour exemple, qu'un menu fait qui n'est pas sans saveur, et qui donnera peut-être à réfléchir aux uns, tout en en consolant certains autres:

J'avais, en ma lointaine année de troisième, rédigé un jour une dissertation allemande sur un sujet vaguement philosophique, dissertation qui me valut — comme à l'accoutumée — les compliments les plus élogieux de mon professeur, feu Jacques Meyers, pour ne le point nommer.

Ce devoir, retrouvé au fond d'un tiroir, un camarade plus jeune — les sujets de devoir se transmettent de professeur à professeur tout comme les devoirs d'élève à élève — pressé par les circonstances et les épreuves de fin d'année, le recopia intégralement *ad usum* de son professeur d'allemand, M. Nicolas Welter, toujours pour ne pas le nommer. . . .

Lequel déclara, en le rendant à l'élève, qu'il n'avait de sa vie lu devoir plus intégralement idiot.

On voit que je n'ai aucun amour-propre d'auteur!

Cependant, je luttai de toutes mes forces, par l'exemple, par l'acte, par la parole, par l'écriture, par le raisonnement, par la persuasion, etc. pour le maintien, dans mon pays natal, des droits de ma langue maternelle, celle de mon éducation, de mon cerveau et de mon cœur, et dont la constitution, au surplus, garantit l'usage. Je consacrais à la réalisation de ce programme mon temps et mon argent, tout l'effort de ma pensée, toutes mes forces vives, toutes les années de ma jeunesse; je tâchais de secouer des apathies, de galvaniser des énergies, de consolider des défaillances. (Tiens! quel joli titre, pour un peu plus tard: «Un demi-siècle de défaillances linguistiques françaises en Luxembourg»!) J'étais, je suis toujours, persuadé que, le jour où, abandonnant le terrain devant la conjuration de la

paresse intellectuelle, de l'immigration orientale et du triomphe de la médiocrité, le français ne constituerait plus la part la plus sacrée, la plus intangible et la plus indispensable du patrimoine luxembourgeois, c'en serait bientôt fait de notre nationalité. . .

Or, ces sentiments-là, il ne semble pas que Nicolas Welter les partage; par un parallélisme curieux, alors que j'avais à peine contribué à réaliser à Luxembourg cette «Alliance pour la propagation de la Langue Française» en quoi je vois le plus strict de nos devoirs nationaux, que le traducteur de Roumanille constituait, de son côté, une section luxembourgeoise du «Deutscher Sprachverein», dont l'utilité, tant nationale qu'internationale, ne m'écrase pas de son évidence, soit dit sans vouloir désobliger personne.

En revanche, ce qui pourrait désobliger certains, ce serait d'apprendre par des livres de critique, d'histoire ou d'enseignement signés de nombre de nos professeurs, et entre autres de Nicolas Welter, que «l'emploi de la langue française dans les familles luxembourgeoises prétendument distinguées est le fruit odieux du snobisme et de la vanité». Mais nous nous ne ferons que sourire de ce qui, à nos yeux, n'est qu'une boutade!

La guerre, Madame. . . .

Enviablement, Nicolas Welter put s'élever au-dessus de la mêlée, et il écrivit «Über den Kämpfen». Pour moi, mes sources d'inspiration étant toutes différentes, je n'aurais pu en faire autant, et je me vis forcé d'intituler «Poèmes de la Guerre et du Baigne» le résultat rimé et rythmé de mes expériences. Ce livre n'a paru que très fragmentairement; mais on ne perdra rien pour attendre encore. . . .

La paix, Messieurs. . . .

Dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, célébrant le Maréchal libérateur, en novembre 1920, Marcel Noppeney, au nom de ses compatriotes, Nicolas Welter, au nom de son Gouvernement, évoquaient, dans les discours d'inégale valeur et d'inégale durée, l'œuvre luxembourgeoise de Foch. . . .

Nous n'avons jamais été aussi près l'un de l'autre que ce jour-là!

Marcel NOPPENNEY.

Die Schmiede

Dieses zur Zeit landberühmte, wenn nicht landberüchtigte Gedicht Nik. Welters hat seine Geschichte.

In seinen Anfängen reicht es in die frühe Studentenzeit des Dichters zurück. Die erste erhaltene Niederschrift trägt als Datum: 10. November 1890. Vorgesetzt sind ihm als Einführung einige Verse, in denen der Neunzehnjährige bekennt:

«Ich weiß, man heißt es Übermut,
Mein jugendliches Grollen, Hadern,
Doch, jedes Wort ein Tropfen Blut,
Entströmte heiß es meinen Adern.»

Die einleitenden Stimmungstrophen fehlen, im übrigen ist der Ton jugendlich scharf und maßlos.

Einige Jahre später, bei einem Besuche von Verwandten in Deutsch-Oth, schaute Welter zum ersten Mal «das Land der roten Erde» in seiner nächtlichen Flammenpracht. Aus dieser Feuervision gingen die drei Strophen hervor, die seither den wirkungsvollen Anhub des Liedes bilden.

Die Schmiede

Verblutet war ein müder Tag
Und Erd' und Himmel ruhten;
Doch drüben, wo die Schmiede lag,
Da scholl Gestampf und Hammerschlag,
Da stand das Tal in Glut.

Die Halle steigt voll roten Lichts,
Ein Zwinger rot und drohend!
Und plötzlich durch die Ziegel brichts
Wie Flammenschwall des Weltgerichts,
Die weite Nacht durchlohend.

Und schwarz drängt durch das rote Tor
Der Hünenschwarm der Schmiede;
Die Hämmer blitzen schwer empor!
Der Zorn wälzt seinen Donner vor,
Der Donner wird zum Liede: